

LETTONIE

Jelgava, encore une fois

par Jānis Jonevs

Quand j'étais petit, il y avait un passage de *Vingt mille lieues sous les mers* que j'aimais plus que les autres. Après de longs voyages, sa quête de l'Antarctique et de l'Atlantide, le *Nautilus* remonte à la surface. Le professeur Aronnax gravit l'échelle pour voir où le navire se trouve. Autour de lui, l'océan. Le capitaine Nemo est sur le pont et manipule ses instruments de navigation.

Le *Nautilus* se remet en branle, fait des va-et-vient, tourne en rond. Mais que cherche le capitaine ? Le bâtiment se fige à nouveau. Alentour, il n'y a pourtant que de l'eau. Le capitaine Nemo déclare :

— Voilà l'endroit !

Les bras croisés contre la poitrine, il réfléchit à voix haute mais le professeur ne comprend rien à ce qu'il dit.

Ça peut arriver. Mettons que je sois seul, ou peut-être qu'on soit deux, ou plus encore, et qu'on passe en marchant devant un endroit à propos duquel je sais des choses que les autres ignorent, et peu importe

qu'il s'agisse d'un souvenir qui ne concerne que moi, ou d'un fait historique cocasse – et je me dis en moi-même :

— Voilà l'endroit !

Pour certains, il n'y a là qu'une ville, une rivière, et ils ne font que passer, mais moi, je suis le capitaine Nemo.

D'ailleurs, pour visiter ma ville natale, il n'y a pas de meilleure méthode que celle-ci. Il se trouve que l'histoire n'y a laissé aucun monument historique vraiment remarquable. Et pourtant, à chaque fois qu'on me demande de parler de la beauté d'un lieu, c'est à Jelgava que je pense – à cette ville où il n'y a rien à voir. À peu de chose près. C'est « le plat pays qui est le mien ». Je me souviens d'un gars, un patriote féru d'histoire locale. Il était là sur le bord de la route et débitait son topo :

— C'est ici même qu'en 1895 se tint le quatrième Festival national des chants lettons !

Et il tendit le doigt en direction d'un pré de l'autre côté de la chaussée.

— Pour accueillir les trois mille chanteurs réunis pour l'occasion, une estrade fut dressée, laquelle était probablement la plus monumentale construction en bois du monde à l'époque.

Du doigt, il montra où précisément se trouvait l'estrade, et il ajouta :

— À moins que ce ne fût à un kilomètre dans cette direction. Notre attachement à la ville est lié à un sens de l'humour spécifique. Par exemple, l'adresse de la prison est *Palīdzības iela* – rue de l'Assistance. Et au 69 *Filozofu ielā*, devinez ce qu'on trouve ? L'hôpital psychoneurologique, pardi ! Et puis il y a un autre endroit dont j'aimerais vous parler : c'est le parc Alunāns.

Ce parc qui a reçu le nom d'Ādolfs Alunāns, le père fondateur du théâtre letton, se trouve pas loin de mon ancien lycée. J'y ai fumé mes premières cigarettes et pris mes premières cuites. Dans un coin du parc, il y avait une bicoque en bois où vivaient des Tziganes qui nous fichaient la frousse, mais auprès de qui on pouvait s'approvisionner en herbe, paraît-il. De temps en temps déboulaient aussi des voyous. À côté de la maison des Tziganes, il y avait un petit immeuble de trois étages sans intérêt. Lorsque nous sommes devenus les métallex les plus en vue du lycée, des indicateurs racontèrent à la direction que nous nous retrouvions sous les combles de l'immeuble autour d'un gourou barbu pour prêcher la fin

du monde. Je n'étais au courant de rien. À quelques pas de là, mon pote Ivars s'est retrouvé avec une fourche plantée dans le crâne. Je vous raconte : dans une rue, en pleine nuit, des coups pleuvent, Ivars valdingue, un fou lui a enfoncé une fourche dans la tête. Pas de panique ! D'une main ferme il l'arrache. Ici même, assis par terre, dans la rue. Il ausculte l'outil – il n'avait plus que deux dents. Pas de panique ! Elles n'étaient pas dans sa cervelle, mais du côté de la mâchoire. Des médecins se chargèrent d'extraire les dents manquantes. Maintenant, pour Ivars tout va bien. Il évite seulement de trop traîner dans le coin.

N'oubliez pas que ce parc n'est associé qu'à de bons souvenirs. À l'époque où on traînait là, j'étais la proie d'une aspiration infinie, assez lancinante, tourmenté de surcroît par la présence d'un immense secret. Quand on a quinze ans, c'est ainsi.

Après la crise économique, les Tziganes ont quitté Jelgava pour partir en Irlande. Les voyous sont morts, enfermés ou intégrés. Jamais il n'y eut la moindre secte sous les combles. Tous enfuis, et nous aussi. Mais nous n'étions pas les premiers à être partis.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai appris de nouveaux trucs à propos du parc.

Avant d'en arriver là, il me faut remonter en arrière. En Irlande, en 1745, dans la famille d'un pasteur protestant naissait un garçon qui entrerait dans l'histoire sous le nom de Henry Essex Edgeworth. Le pasteur se convertit au catholicisme et pour éviter de se disputer avec sa famille, il partit en France, où il confia son fils aux jésuites. C'est dans ce milieu que Henri Edgeworth grandit, ajoutant plus tard à son patronyme un nom à la consonance bien française : « de Firmont ».

Edgeworth s'installa à Paris, s'y trouva à son aise et, au mois de mai 1789, il écrivait à un ami : « L'Irlande est désormais une terre étrangère pour moi. » Pourtant, il déchantait rapidement : « Je dois admettre que les liens anciens qui me liaient à la France se sont considérablement distendus. » Bien que le citoyen Edgeworth dût troquer sa soutane pour des hardes de roturier, il resta fidèle à ses vœux, jusqu'à l'arrivée d'un messager : un citoyen condamné à mort souhaitait confesser ses péchés et recevoir les derniers sacrements.

Sans tarder, l'abbé Firmont se mit en route. Le citoyen voué à la mort n'était autre que Capet, celui-là même qui, la veille encore, siégeait sur le

trône de France sous le nom de Louis, seizième du nom. L'abbé ayant ouï ses péchés administra les sacrements, et poussa le zèle jusqu'à l'accompagner à l'échafaud, lui soufflant à l'oreille un dernier mot d'encouragement. Lorsque la lame de la guillotine s'abattit, l'abbé se fondit sans encombre dans la foule. La révolution est sacrament indulgente avec moi, se dit-il. Peu de temps plus tard, il apprit que trois clubs politiques, dont celui des Jacobins, réclamaient sa tête. Dans ces circonstances, même un dragon tricéphale eût été terrifié, mais l'abbé n'était guère pressé de faire ses valises. Une nuit cependant, des hommes firent irruption dans son logis, munis d'armes et de pelles. L'abbé prit la fuite.

Pendant quelques années, il vagabonda à travers la France, puis passa en Angleterre. Ses parents l'attendaient avec ferveur en Irlande, mais ils en furent pour leurs frais ! Un frère de Louis XVI, prétendant au trône de France, lui proposait de prendre avec lui sur-le-champ le chemin de l'exil. L'abbé accepta. Après un court séjour en Prusse, les exilés poursuivirent leur route vers la Russie. Le tsar Paul préféra ne pas les avoir sur le dos à Pétersbourg et les envoya chez le duc de Courlande, à Jelgava – qu'on appelait alors « Mitau », même si dans cette histoire je continuerai d'employer son nom letton de « Jelgava ».

Le futur roi se fit connaître à Jelgava comme le comte de L'Isle-Jourdain – mais à la suite d'une confusion phonétique, c'est celui de « comte de Lille » que l'on trouve dans les archives locales. Enfin bon, tout le monde savait qui il était, et moi-même, par commodité, je l'appellerai Louis XVIII. Il prit ses quartiers au château avec toute sa suite. Le duc de Courlande, en érigeant ce palais, voulait afficher la prospérité de ses terres aux yeux du monde, mais les années passant, sa construction n'avancait guère, alors que toutes les forces et ressources de la région y étaient englouties. Louis n'était pas convaincu : « Nous ne trouvâmes dans cet immense château de forme carrée oblongue, avec une grande cour au centre, que les quatre murailles, et cela au pied de la lettre. » L'abbé voyait les choses différemment : « Jamais je n'eusse pu concevoir que dans une cité aussi lointaine et désolée, il eût été possible de trouver autant de splendeur (...). Entre Jelgava et Versailles, les différences sont infimes. »

La Russie changea de tsar, les exilés durent quitter Jelgava, firent un petit crochet par Varsovie et par la Suède, et bientôt revinrent. On s'efforça de s'acclimater une fois encore. L'abbé gagna le respect des gens du cru. La vie était tranquille, mais quel mal à cela ? Pourtant, l'Histoire ne tarda pas à les rattraper. Des grognards de Napoléon faits prisonniers affluaient à Jelgava, on les entassait dans un hôpital de campagne, ils souffraient. L'abbé s'empressa d'accomplir ses devoirs d'écoute et de réconfort, et auprès d'eux attrapa la fièvre qui le tua le 22 mai 1807.

Était-ce la peine de quitter l'Irlande, de traverser trois royaumes et d'échapper d'un cheveu à l'échafaud pour périr dans cette ville lointaine et désolée ? Peut-être aurait-il dû naître ici, comme nous. De Jelgava, Louis XVIII écrivit une lettre au frère du défunt : « Notre famille et tous les Français fidèles ont comme moi le sentiment d'avoir perdu un père, et tous les habitants de Mitau partagent notre chagrin. » Vraiment ? Admettons.

Le futur monarque composa son épitaphe, où l'on pouvait lire parmi d'autres hauts faits : « Lorsque Louis XVI fut condamné à mort par des sujets impies et rebelles, il soutint le martyr résolu dans son dernier combat et lui montra les cieux ouverts, arraché au bras des régicides par la protection admirable de Dieu. » L'abbé fut enterré au cimetière catholique de Jelgava.

La roue de l'Histoire tourne. Louis rentra à Paris où il monta sur le trône de France. La tâche n'était pas de tout repos, la France et l'Europe subissaient les convulsions de multiples révolutions, mais notre abbé s'en fichait, il reposait en paix à Jelgava. De toute évidence, son sort n'intéressait que les souverains sans couronne. En 1857, le comte de Chambord, candidat légitimiste au trône de France, se souvint de lui et débloqua des fonds pour que soit édifiée une chapelle au-dessus de sa tombe. D'aucuns disent que l'argent aurait été collecté auprès du peuple irlandais, mais est-ce bien sérieux ? Comment aurait-il pu savoir qu'un de leurs compatriotes reposait dans ce trou ? De nombreuses légendes courent à son propos : on dit que Louis aurait voulu qu'une flamme éternelle veillât sur la dernière demeure du prélat. Elle se serait éteinte avec le gardien du cimetière. En tout cas, il y avait à Jelgava une chapelle funéraire, monument unique de l'histoire européenne. Le temps file à

toute allure. La Première Guerre mondiale marqua cruellement la ville, puis s'ensuivit la guerre d'Indépendance de la Lettonie. Le château brûla, sa ressemblance avec Versailles n'était plus aussi frappante. La ville tint bon pourtant. Dans les années 1930, le voyageur français René Puaux s'y arrêta. Il voulut se rendre sur la tombe de l'abbé de Firmont. Impossible de la trouver. Alors qu'il était sur le point de renoncer, il interrogea quelques « vieilles, très vieilles dames en noir », lesquelles n'avaient jamais entendu parler de l'ecclésiastique. Et dire que Puaux s'imaginait que nous cultivions ici le temps béni du futur roi de France ! Pas du tout.

Le sacristain eut pitié du voyageur, le conduisit au vieux cimetière catholique et lui ouvrit la porte de la petite chapelle. Il y trouva des couronnes de fleurs artificielles défraîchies flanquées de rubans portant des inscriptions en polonais. C'est en vain que Puaux chercha des fleurs de lis, un indice montrant que le confesseur du « roi-martyr » n'était pas oublié par les légitimistes. De toute évidence, la chapelle n'était guère fréquentée. Il releva aussi des instruments de jardinage, une « lanterne de bicyclette et divers autres objets hétéroclites ». Mais la plaque de marbre était bel et bien là, avec l'épithète de Louis XVIII. C'était déjà ça.

Vous n'avez pas à vous plaindre, Monsieur Puaux ! Pour ceux qui viendront ensuite, la tâche sera plus ardue.

En 1944, Jelgava tomba aux mains des Soviétiques, les Allemands la reprirent, avant de la reperdre pour de bon. Bombardements aériens, tirs d'artillerie, bataille de chars effroyable. Depuis la côte baltique, qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres, on voyait l'incendie qui dévastait la ville. Au moins quatre-vingt pour cent des bâtiments disparurent. Le château de Versailles, c'était fini !

Pourtant, le cardinal Vaivods nous apprend que la chapelle était toujours debout en 1946. Mais le nouveau pouvoir soviétique décida de liquider le vieux cimetière catholique. Il n'était pas le seul visé : disparurent aussi les cimetières des Vieux-Croyants, des Gens-de-Lettres, et des Juifs – après la guerre, de toute façon il n'y avait plus un Juif à Jelgava.

Ma mère raconte que durant le chantier, partout les os sortaient de terre. Stèles et chapelles furent mises en miettes. Le terrain fut nivelé, de la pelouse semée. Un nouveau parc venait de naître ! Le parc Alunāns,

celui de nos errances et de nos rêves. Vous voyez bien ! Je le sentais, je le sentais : un secret était enfoui en ces lieux.

Bien entendu, l'abbé n'était pas le seul concerné, ils étaient nombreux à s'être éparpillés sous la pelouse où les chiens folâtraient gaiement. La localisation précise de la chapelle de l'abbé de Firmont est inconnue. À ma connaissance, aucun royaliste français ne s'est intéressé à la question. En revanche, je connais un royaliste letton qui s'est mis en tête d'apposer une plaque commémorative – et, comme moi, il en est venu à la conclusion que l'édifice se trouvait quelque part dans le parc. Notre raisonnement est le suivant : Alunāns avait été inhumé dans le cimetière dit des Gens-de-Lettres, or on sait que le cimetière catholique lui était mitoyen. Le tombeau d'Alunāns est le seul à avoir échappé à l'anéantissement. La chapelle est forcément dans les parages.

Voilà que me revient une légende urbaine ahurissante des années 1990. Un jour, quelqu'un m'a raconté que Sodums, l'un des métalleux les plus allumés de la ville, voulait un crâne humain pour sa chambre. Pour sa déco d'intérieur. Il s'était rendu à l'emplacement de l'ancien cimetière. Il avait creusé, déterré un crâne et était rentré avec, sous le bras.

Vous imaginez un peu ? Si ça se trouve, c'était le même cimetière. Et qui sait, peut-être que c'était le crâne de Henry Essex Edgeworth et que, deux cents ans plus tard, un club sataniste avait obtenu sa tête. Mais non ! L'histoire était bidon. Sodums n'avait rien trouvé du tout dans l'ancien cimetière, il n'avait pas rapporté de crâne chez lui et ne l'avait pas fait bouillir pour le nettoyer. Jamais il n'avait proposé à sa mère de goûter à son infâme bouillon.

Maintenant que je connais son histoire, je suis retourné au parc Alunāns. Je voulais ressentir ce lieu où repose l'abbé de Firmont, celui qui fut « refoulé de royaume en royaume », l'éternel exilé dont je me sens si proche.

J'ai constaté quelques restes visibles du cimetière auxquels je n'avais jamais prêté attention. Un tas de pierres. Des thuyas.

Le long d'un muret, des ordures, de vieux chariots, des chiffons, d'autres machins innommables. Soudain, quelque chose a bougé, la terre s'est entrouverte, une tête a surgi. Un vieux type regardait dans ma direction. Non, ce n'était pas mon abbé, mais un clochard que je dérangeais. Je lui présente mes excuses et poursuis mon chemin.

Au milieu du parc, je vois un espace délimité par une palissade sur laquelle est apposée une petite affiche. Et si là se trouvait l'objet de ma quête ? Je me prépare à lire un truc du genre « à cet endroit se trouve la fameuse chapelle funéraire – plaque commémorative en cours d'installation ». Je me précipite et je lis : « Après avoir perdu son maître, Reksis, un toutou malheureux, mais très gentil, erre dans les environs d'Ozolnieki. Il ressemble à un labrador jaune-brun. S'il vous plaît attrapez-le, nourrissez-le et téléphonez aussitôt au XXX07610. »

L'abbé ne serait donc pas le seul à s'être évanoui dans le parc. Un lieu hanté par les disparitions, les secrets et la nostalgie. Je suis super sensible à ça.

Quelque chose me chiffonne quand même. J'ai repris mes recherches, je m'efforce de préciser certains détails, je consulte des cartes, je pose des questions à droite et à gauche. Et finalement, je reconnais que je me suis trompé : la chapelle de l'abbé de Firmont ne peut pas se trouver dans le parc Alunāns. Ādolfs Alunāns n'a pas été enterré au cimetière des Gens-de-Lettres, mais au cimetière de Jean, sur le territoire duquel le parc a été créé. Quant au cimetière des Gens-de-Lettres et au cimetière catholique, ils devaient se trouver un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, dans un espace vert qu'on appelle aujourd'hui « le parc de la gare ». C'est dans cette direction que je réoriente mes recherches.

Ici, c'est pas non plus folichon. Quand j'y repense, c'est dingue le temps qu'on a pu perdre assis comme ça. La gare, les trains, quel meilleur endroit pour notre désœuvrement ? Pour nos rendez-vous le cœur battant, avant de sauter dans un train en partance vers de fatidiques aventures.

Un jour avec Andžejs, nous étions dans le parc, et nous attendions avec impatience l'arrivée de quelqu'un. Qui était-ce ? Je ne m'en souviens pas. Mais nous étions assis là, quelque chose avait été convenu, je m'en rappelle très clairement, et puis nous avons attendu, attendu, mais personne n'était jamais venu.

Me voici de retour, mais ce n'est plus dans l'attente d'un avenir meilleur, c'est pour retrouver un cimetière disparu. Un vieux copain un peu perdu de vue est ravi de me prêter main-forte. On arpente tous les deux la zone de part en part. Le parc de la gare est immense. Aucune trace non plus. Il y a bien une croix blanche en lisière, mais elle date des

années 1990, c'est un mémorial aux victimes de la « terreur rouge » de 1919 – les exécutions avaient lieu juste là, à la prison de la rue de l'Assistance, et les corps étaient enfouis dans des fosses creusées un peu partout dans le coin – encore un cimetière ? Un cimetière pas loin d'ici ? À l'aide de vieilles cartes approximatives, nous parvenons à un endroit qui pourrait être le bon. Pelouse lisse, chemins gravillonnés. Les vieux de Jelgava racontent qu'après leur destruction, les pierres tombales ont été éparpillées aux quatre coins de la ville. Certaines d'entre elles auraient été utilisées pour les fondations du cinéma Zemgale. Pour cette raison, une partie des habitants n'y aurait jamais mis les pieds. J'y allais bien volontiers, comme d'habitude, je n'étais au courant de rien. C'est là que j'ai vu *La Flèche noire*, des films indiens, *Crocodile Dundee* (je m'intéressais davantage au couteau de chasse de Dundee qu'à Linda Kozlowski en maillot de bain). Dans la salle obscure, je ne ressentais pas la présence du cimetière. Il paraît qu'un agent du KGB se serait fait construire sa maison rien qu'avec des pierres récupérées. Toute sa lignée aurait été décimée. En général, les gens de Jelgava concluent cette anecdote en disant : « La maison se trouve sur la chaussée de Kalnciems, mais je ne te donnerai pas son numéro. » Moi, je vous crache le morceau : c'est le numéro 11. Peut-être que dans la chape de béton sur laquelle reposent les fondations, il y a les restes d'une stèle où l'on peut lire : « Suivant les pas du Rédempteur, fut l'œil de l'aveugle, le bâton du boiteux, le père des pauvres, le consolateur des affligés. » Un de ces jours, nous irons sur place enquêter, mais pour l'heure, ce que nous voulons c'est retrouver l'emplacement exact de l'ancienne chapelle. Après avoir tourné en rond une bonne heure durant, nous nous rendons au musée de la ville de Jelgava. Le conservateur Aldis nous confie :

— Nombreux sont ceux qui ont cherché à la localiser, mais personne n'y est parvenu.

Je me sens offensé. Comme la fois où j'avais passé une soirée entière à contempler une *barmaid* derrière son comptoir. Je lui trouvais une beauté singulière. Lorsque j'avais fini par interroger son collègue, il m'avait rétorqué :

— Elle ? Tout le monde en est amoureux.

Ça m'avait fichu un coup et j'étais rentré penaud chez moi. Quant à mon abbé, je ne suis pas encore prêt à le laisser tomber. Notre spécialiste

esquisse un plan sur un petit morceau de papier :

— Entre l'ancien Club des cheminots et le monument des soldats de l'Armée rouge. Là où il y avait l'abri antiaérien. Où maintenant il y a la statue du *Lācēns*. Plus ou moins dans ce coin-là. Nous revoilà de retour au parc. Le Club des cheminots est un bâtiment emblématique des années Staline. Plus loin, on aperçoit une modeste éminence au sommet de laquelle irradiait un monument en l'honneur des libérateurs soviétiques. Après le rétablissement de l'indépendance, on s'interrogea : fallait-il le laisser en place ? Tandis qu'on palabrait, le monument s'effondra de lui-même. Mais cette chapelle, où est-elle ? Et si c'était par là, au centre ? Sous le fameux *Lācēns*, une sculpture soviétique en ciment des années 1970 : un petit ourson tenant dans une patte un pot de miel – aujourd'hui rempli de marrons. Ou bien par là ? Regarde ! Un gros arbre. Il a l'air vieux. Sur la photo, on voit bien qu'à côté de la chapelle, il y avait un arbre. Allez, l'arbre, raconte ! De ce côté-ci, une pelouse bien lisse, des feuilles d'automne, un sentier de gravier.

Impossible de retrouver la paix. Répondant à mon appel, une armée de chercheurs et de fantômes s'est levée. On m'envoie de nouvelles photographies. Un panorama d'ensemble du cimetière, mais hélas, on devine à peine la chapelle. Une vue aérienne prise en 1944 par un pilote de la Luftwaffe. Ce petit cube gris ne serait-il pas notre monument ? Bienheureux pilote allemand qui eut le privilège de la voir quand elle était encore debout. À moins qu'elle ne soit plutôt sur la gauche, là, sous les arbres ? Et si au fond elle n'avait jamais existé ?

Mais ce serait trop simple. Il semblerait par-dessus le marché que la chapelle de l'abbé Firmont se soit trouvée mêlée à une autre affaire criminelle, la disparition d'une icône. La piste mènerait jusqu'en Latgalie, et même jusqu'en Lituanie. Décidément, le mystère s'épaissit. Et soudain, après toutes ces années, ça alors ! Ivars, l'homme à la fourche, me téléphone.

— Voilà l'endroit !

Traduit du letton par Nicolas Auzanneau